

## Article

---

« Lamartine et les catholiques de France et du Canada (2ième partie) »

Robert Sylvain

*Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 4, n° 2, 1950, p. 233-248.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/801636ar>

DOI: 10.7202/801636ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## LAMARTINE ET LES CATHOLIQUES DE FRANCE ET DU CANADA

### 2ième partie\*

C'est en 1856 que Lamartine conçut le projet de déclencher "une campagne publicitaire en Amérique"<sup>115</sup>. Non sans la ferme espérance de voir un peu de l'or américain et canadien dériver vers sa détresse financière avait-il jeté son dévolu sur le Nouveau-Monde.

Le grand homme pouvait légitimement table sur la sympathie qu'il avait maintes fois manifestée envers les États-Unis. Tout au début de sa carrière parlementaire, en 1834 et 1835, il prononçait à la Chambre française deux importants discours en faveur d'une indemnité de vingt-cinq millions à verser à l'Union américaine en compensation des dommages causés à son commerce maritime par les guerres du Consulat et de l'Empire. Ce n'est qu'en 1836 que l'affaire se termine, grâce à la médiation de l'Angleterre; l'intervention de Lamartine avait toutefois efficacement contribué à une solution pacifique du conflit en calmant l'effervescence des esprits en France et aux États-Unis<sup>116</sup>.

Douze ans plus tard, alors qu'il réalisait enfin son ambition de jouer un rôle politique de premier plan, l'homme d'État put exprimer, au cours des nombreux discours qui jalonnèrent sa "dictature oratoire", l'admiration qu'il avait vouée à la république américaine et à son fondateur. Le 25 mars 1848, recevant une députation de l'Association italienne, Lamartine glorifiait Washington en ces termes: "Ce n'est plus le nom d'un politique, ce n'est plus le nom d'un conquérant qu'il

---

\* Voir *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, (juin 1950): 29-61.

115. C'est le titre que M. Charlier donne à l'un des chapitres de son livre, déjà cité.

116. Cf. Remsen Whitehouse, *Lamartine et les États-Unis* (Extrait des *Annales de l'Académie de Mâcon*, Mâcon, 1912), 6-13.

faut au monde, c'est le nom de l'homme le plus désintéressé, le plus dévoué au peuple. Voilà l'homme qu'il faut à la liberté: un Washington européen!"<sup>117</sup>

Et lorsque M. Rush, ministre des États-Unis à Paris, put notifier au Gouvernement provisoire, le 26 avril, la reconnaissance officielle par son pays de la nouvelle République française, Lamartine s'écriait dans un éloquent mouvement oratoire: "La république qu'il [ le peuple français ] veut aujourd'hui, c'est celle que vous avez fondée vous-mêmes; c'est une république progressive, mais conservatrice des droits, de la propriété, des industries, du commerce, de la probité, de la liberté, du sentiment moral et religieux des citoyens: c'est une république dont le premier cri a été un cri de générosité, de fraternité, qui a brisé dans sa propre main l'arme des vengeances et des réactions politiques, qui a proclamé la paix, et qui, au lieu d'inscrire sur sa bannière des mots funestes d'expropriation et de proscription, y a inscrit l'abolition de la peine de mort et la fraternité des peuples." L'orateur, inspiré par la circonstance, trouvait comme pèroraison l'heureuse formule que l'on a si souvent citée depuis: "Quant aux sentiments que le peuple français renvoie, avec sensibilité et reconnaissance, aux citoyens et au gouvernement des États-Unis, je vous les exprimerai en un seul mot, citoyen ministre: "Tout Français a pour les Américains le cœur de La Fayette."<sup>118</sup>

Les vicissitudes de sa situation politique n'altérèrent en rien la ferveur de cette sympathie admirative, et l'un de ses derniers discours publics proposait à Louis-Napoléon l'exemple de l'ami de La Fayette. Le 23 mai 1850, prenant la parole à l'Assemblée législative sur le projet de réforme de la loi électorale, Lamartine invitait le chef de l'État "à regarder, non vers les Tuileries, mais vers cette modeste demeure de Washington, ce *Mount Vernon*, où se réfugia le premier président de la République américaine, refusant toute prolongation de pouvoir."<sup>119</sup>

Cette bienveillance inaltérable avait son écho outre-Atlantique. Les Américains, qui avaient acclamé "avec enthousiasme la république

117. Cité par Whitehouse, *ibid.*, 16-17.

118. Cité par Whitehouse, *ibid.*, 18.

119. Pierre de La Gorce, *Histoire de la Seconde République française* (2 vol., Paris, 1919), 2: 330.

française et [ fait ] des vœux pour son succès<sup>120</sup>, admiraient vivement Lamartine, et quand, par hasard, quelques-uns d'entre eux se trouvaient à Paris, ils sollicitaient une entrevue auprès de celui qui avait nourri l'ambition d'être le Washington français. Vers la fin de 1853 ou au commencement de 1854, Madame de Lamartine écrivait à Charles Alexandre: "Nous avons été très entourés d'Américains ces temps-ci, ils ont une grande admiration pour M. de Lamartine."<sup>121</sup> Voulant donner une forme concrète à son enthousiasme, l'un de ces visiteurs acheta un buste du célèbre écrivain et homme politique: il projetait, disait-il, de placer cette œuvre d'art dans la salle du Congrès<sup>122</sup>.

Les gages de sympathie qu'il avait donnés à la république américaine et les témoignages non équivoques de reconnaissance dont il avait été payé de retour, autorisaient donc Lamartine à espérer beaucoup de la munificence des États-Unis.

Quant au Canada, ne déclarait-il pas à l'un des nôtres qui le visitait à Paris, "qu'il savait que, sur les bords du St-Laurent, il comptait un grand nombre d'amis"?<sup>123</sup> La distance n'avait pas empêché le poète de dire juste. Jamais peut-être écrivain français ne fut plus populaire chez nous. Ses œuvres furent goûtées très vite<sup>124</sup> et abondamment répandues<sup>125</sup>, grâce aux journaux, surtout le *Courrier des États-*

---

120. Arthur J. May, "L'Amérique et les révolutions du milieu du siècle dernier", dans *Le printemps des peuples* (2 vol., Paris 1948), 2: 404.

121. Cité par Charles Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine* (Paris, 1884), 326.

122. Alexandre, *ibid.*, 326. — C'était probablement le buste en marbre sculpté par Adam Salomon, qui apporta lui-même son œuvre à Lamartine le 31 décembre 1854. Note de M. Guillemain, *Lettres des années sombres*, 70.

123. *Minerve*, 8 mars 1869. Reproduction, à l'occasion de la mort de Lamartine, de quelques notes de voyage d'un ancien correspondant du journal montréalais. Ce correspondant était peut-être Hector Fabre, qui "racontait volontiers sa visite, rue de Ville-l'Évêque, à l'auteur appauvri du *Cours familier de littérature*" (Détail mentionné par M. Édouard Montpetit dans une causerie sur Hector Fabre. Cf. le *Devoir*, 17 mai 1911).

124. C'est en 1827 qu'on commence à reproduire de ses poèmes dans nos journaux. En 1948, M. Van Tieghem pensait encore que les Canadiens français n'avaient découvert "la poésie romantique française qu'en 1855, le jour où pour la première fois un vaisseau français leur apporta entre autres les œuvres de Lamartine" (*Le Romantisme dans la littérature européenne, 192-193*)!

125. Cf. Laurence A. Bisson, *Le Romantisme littéraire au Canada français* (Paris, 1932), et Séraphin Marion, *Les lettres canadiennes d'autrefois* (Hull, 1944), t. IV.

*Unis*<sup>126</sup> et aux librairies de Québec et de Montréal, qui étaient alimentées principalement par la maison parisienne Hector Bossange, "le grand importateur de livre français"<sup>127</sup>, non seulement en Angleterre mais aussi en Amérique. L'homme politique, surtout en 1848, ne suscita pas une admiration moindre<sup>128</sup>.

Enthousiastes de Lamartine, nos compatriotes ne feraient sans doute pas un accueil moins chaleureux que les Américains à la requête du grand écrivain accablé par l'infortune. Voyons ce qui advint de la campagne d'abonnements au *Cours familial de littérature*, qu'il confiait, en 1856, à l'un de ses amis, Jean-Baptiste Desplace.

\* \* \*

Né en 1809, dans un faubourg de Mâcon, Desplace fut tout le contraire d'un homme sédentaire. Son humeur aventureuse le conduisit en Angleterre, où il demeura quinze ans, s'il faut en croire Henri de Lacretelle<sup>129</sup>, et aux États-Unis. Il connaissait fort bien les littératures et les mœurs de ces deux pays. A Londres, il avait collaboré au *Courrier de l'Europe* et s'était initié, dans cette ville, comme à New-York, à l'économie politique. Ses activités dans le domaine social lui permirent d'écrire un *Discours sur la recherche de la paternité* et de

126. On n'a pas encore mis en lumière le rôle de ce journal dans la diffusion de la littérature française aux États-Unis et au Canada. L'un de ses rédacteurs, Frédéric Gaillardet, fonda la *Semaine littéraire du Courrier des Etats-Unis*, et en l'absence des droits d'auteurs, réimprimait à vil prix, à New-York, les ouvrages qui obtenaient le plus de vogue en France. Les fructueuses spéculations de librairie auxquelles des éditeurs américains se livraient en publiant les œuvres de Dickens, de Tennyson, de Walter Scott et de Thackeray (Cf. Carl Russell Fish, *The Rise of the Common Man, 1830-1850* (Coll. A History of American Life, Vol. VI, New York, 1946), 248-249), avaient pour pendants dans le domaine de l'édition française, celles de Gaillardet. C'est à ce publiciste qu'allaient les anathèmes de Henry Ward Beecher, le célèbre prédicant puritain, qui écrivait en 1844: "Les romans de l'école française sont les égouts de la société, où s'écoule la saleté concentrée des passions les plus basses, des êtres les plus pervers, des villes les plus pernicieuses." (Cité par Malcolm B. Jones, *Revue de littérature comparée*, 22 (octobre-décembre 1948): 529.)

127. Marcel Moraud, *Le Romantisme français en Angleterre de 1814 à 1848* (Bibliothèque de la Revue de littérature comparée, Paris, 1933), 165. — Hector Bossange s'intitule, dans une annonce des *Ateliers catholiques d'imprimerie* de l'abbé Migne, "l'agent des librairies américaines", *Courrier des Etats-Unis*, 6 mars 1845.

128. Les journaux canadiens-français de 1848, la *Minerve* tout particulièrement, contiennent des appréciations irrécusables à cet égard. Même des collégiens, au témoignage d'un contemporain, Hector Fabre, participèrent à l'enthousiasme général et "jouèrent au Lamartine" (*Foyer canadien*, 4 (1866): 443).

129. Henri de Lacretelle, *Lamartine et ses amis* (Paris, 1878), 82-83.

devenir le vice-président honoraire de l'*Oeuvre des crèches*, fondée par le philanthrope J.-B. Marbeau<sup>130</sup>.

Desplace appartenait au petit cercle d'amis qui, lorsqu'il séjournait au château de Monceau, entouraient Lamartine. Ayant songé à faire appel à la générosité américaine<sup>131</sup>, l'écrivain avait donc trouvé parmi ses familiers l'homme tout désigné par sa connaissance de la langue anglaise et du milieu yankee pour accomplir cette mission.

C'est ainsi qu'au début de mars 1856, Desplace s'embarquait pour les États-Unis, pourvu de vingt à trente mille francs destinés à défrayer le coût des annonces du *Cours familier de littérature*<sup>132</sup>. Il apportait aussi avec lui la première livraison de cette publication<sup>133</sup>, qui débutait par une préface pathétique, bien propre à attendrir les lecteurs et à provoquer de nombreux abonnements.

Cette préface, Lamartine s'y était pris par deux fois pour la rédiger. Il en avait lu la première ébauche à Charles Alexandre et à Louis de Ronchaud, à Monceau, en octobre 1855. C'était, au dire du premier, "un avant-propos écrit en beau style, d'un Laharpe supérieur, une revue des génies, une course à vol d'oiseau sur les hautes cimes. C'était d'une splendeur banale, sans nouveauté."<sup>134</sup> Et comme ses auditeurs

130. Nous empruntons ces détails à l'ouvrage de M. Charlier, *Aspects de Lamartine*, 144-145. On en retrouve quelques-uns dans la *Patrie*, 6 octobre 1856.

131. C'est bien Lamartine qui eut l'idée de cette mission. Cf. Charles Alexandre, *op. cit.*, 338-339. M. Marion, "Lamartine et l'Institut Canadien de Montréal," 24, se pose la question: "Cette idée d'intéresser les familles américaines et canadiennes-françaises à la future publication germa-t-elle dans le cerveau de Lamartine ou de l'un de ses amis?" Et il y répond tout de suite: "Les documents de l'époque sont muets là-dessus." Eh bien, non.

132. Il n'y a incertitude qu'au sujet de la date exacte du départ de Desplace et de la somme dont il était nanti: Lamartine se contredit lui-même dans deux lettres rédigées à quelques jours d'intervalle. Il écrivait à Charles Alexandre, le 8 mars 1856: "Desplaces [ sic ] part demain pour l'Amérique avec 20,000 fr. pour les annonces. Je veux mourir ou réussir, il le faut." (Cité par Alexandre, *op. cit.*, 339.) — Par contre, il mandait, le 14 mars 1856, à Foillard, notaire à Mâcon: "Hier, j'ai fait partir mon agent et trente mille francs, pour fonder ma succursale en Amérique". (*Lamartine. Lettres des années sombres, 1853-1867* (Henri Guillemin, éd., Éditions de L'Université de Fribourg 1942), 53).

133. Des extraits en furent publiés dans le *Courrier des Etats-Unis*, 26 avril 1856. M. Guillemin se trompe certainement quand il écrit que "Lamartine a lancé en avril 1856 le premier fascicule de son *Cours familier* (*Connaissances de Lamartine*, 240), car Armand de Pontmartin, dans le *Correspondant*, 37 (25 mars 1856): 933, signale que cette publication a paru dans "les dernières semaines qui viennent de s'écouler". Le *Journal de Québec* du 12 avril 1856, écho d'un journal français, précise que "le premier numéro [ du *Cours familier* ] a paru le 5 mars dernier".

134. Charles Alexandre, *op. cit.*, 334.

lui avaient manifesté leur déception, il avait jeté son manuscrit et, cette fois, rédigea cet éloquent avant-propos, son "manifeste du désespoir"<sup>135</sup>, dans lequel il racontait ses souvenirs d'enfance, de jeunesse et d'âge mûr, sa vie politique, mais surtout ses malheurs présents, son "drame fait de sang et de larmes"<sup>136</sup>: "...je vieillis, écrivait-il avec une magnificence désolée<sup>137</sup>, sans postérité dans ma maison vide et tout entouré des tombeaux de ceux que j'ai aimés; je ne fais plus un pas hors de ma demeure sans me heurter le pied à une de ces pierres d'achoppement de nos tendresses ou de nos espérances. Ce sont autant de fibres saignantes arrachées de mon cœur encore vivant et ensevelies avant moi, pendant que ce cœur bat encore dans ma poitrine comme une horloge qu'on a oublié de démonter en abandonnant une maison, et qui sonne encore dans le vide des heures que personne ne compte plus!"<sup>138</sup>

Desplace pouvait penser que de tels accents suffiraient à émouvoir le public. Aussi, arrivé aux États-Unis, s'empressa-t-il d'en communiquer des extraits aux journaux les plus influents. Le *Courrier des États-Unis* se distingua par son zèle<sup>139</sup>. Le rédacteur en chef était un Français, E. Masseras, qui avait d'abord fondé le *Phare de New-York*, le 10 mai 1851, et qui, le 14 mars 1853, fusionnait son hebdomadaire avec le *Courrier des États-Unis*, remplaçant, à la tête de ce dernier journal, Paul Arpin, qui avait succédé à Frédéric Gaillardet en 1848<sup>140</sup>. L'assistant rédacteur, Français également, plus précisément Breton, portait un beau nom: il s'appelait Philippe Régis Denis de Keredern, baron de Trobriand, et appartenait à l'une des plus anciennes familles de Bretagne. Né en 1816, élève du Collège Saint-Louis, où il lia con-

135. Expression de Lamartine dans sa lettre à Alexandre, 8 mars 1856. Cf. Alexandre, *ibid.*, 338.

136. Alexandre, *ibid.*, 335.

137. Camille Latreille n'hésite pas à appeler les premières pages du *Cours familier* un "chef-d'œuvre". Cf. *Les Dernières Années de Lamartine* (Paris, 1925), 83.

138. A. de Lamartine, *Cours familier de littérature* (Paris, 1856), 1 : 69.

139. Régis de Trobriand écrivait à Lamartine, le 23 juin 1856: "Je suis [...] heureux de pouvoir vous assurer de la coopération cordiale de l'organe des populations franco-américaines dans le Nouveau-Monde." (Cité par Mrs. Marie-Caroline de Trobriand-Point, *The Life and Memoirs of Comte Régis de Trobriand* (New-York, 1910), 217.)

140. Tous ces détails sont tirés de différents numéros du *Phare de New-York* et du *Courrier des États-Unis*.

naissance avec Charles Baudelaire, bachelier en droit en 1837, l'aventureux jeune homme arrivait aux États-Unis en mai 1841. Il ne tardait pas à insérer de sa prose dans le *Courrier des États-Unis*: dès décembre de la même année, Trobriand y publiait *Le Rebelle, nouvelle canadienne*, inspirée de l'insurrection de 1837, qui fut réimprimée à Québec, l'année suivante, par Napoléon Aubin<sup>141</sup>. Lors de la Révolution de Février, il faisait un séjour à Paris et était reçu au Ministère des Affaires Étrangères par Lamartine lui-même. C'est en 1854 seulement qu'il devenait assistant-rédacteur du grand journal français de New-York, fonction qu'il garda jusqu'en 1861, année où il entra dans l'armée américaine pour s'illustrer dans la campagne du Potomac et conquérir le grade de général de division<sup>142</sup>.

Il n'est donc pas étonnant, puisque Trobriand avait entrevu le grand homme quelques années auparavant, que le *Courrier des États-Unis* publiât, dès le 14 mars 1856, l'article par lequel Victor de La-prade rendait hommage à Lamartine. Le 26 avril le même journal citait des extraits du premier *Entretien du Cours familial* et les accompagnait de ces lignes enthousiastes:

Cette vulgarisation va s'étendre de ce côté de l'Atlantique, grâce au dévouement d'un ami poète, qui est venu porter aux États-Unis l'écho de l'appel adressé à la France. Pas n'est besoin de dire si cet appel a été entendu dans un pays où le nom de Lamartine est environné de toutes les auréoles. Dès les premiers mots, les hommes les plus éminents dans toutes les classes de la vie publique ont mis spontanément leurs activités au service qu'il s'agissait de populariser. Une adresse signée de toutes les illustrations littéraires et politiques se prépare en ce moment, pour servir d'introduction au premier numéro de l'édition anglaise du *Cours familial de littérature*. Sans attendre jusque là, les journaux donnent de toutes parts le signal et à en juger par l'impulsion actuelle, cette simple souscription va prendre les proportions d'un hommage national<sup>143</sup>.

141. M. Laurence A. Bisson comment, à propos de cette édition, une méprise qui est de taille. Il pense que Baron Régis de Trobriand [ sic ] est "un nom de fantaisie" et que, *Le Rebelle* ayant été publié avec le portrait de l'éditeur, "Aubin lui-même... [ s'était ] caché sous le pseudonyme Trobriand"! Cf. Brisson, *Le Romantisme littéraire au Canada français*, 49n et 265-266.

142. Ces précisions sont empruntées à la biographie de Régis de Trobriand écrite par sa fille, Mrs. Marie-Caroline Post, *op. cit.*

143. La *Minerve*, 3 mai 1856, reproduisit la plus grande partie de cet article.



Le rédacteur faisait allusion à quelques hommes de lettres qui avaient bien voulu faire servir leur crédit à la diffusion de l'ouvrage de leur illustre confrère. C'étaient, parmi les plus célèbres, Longfellow, Washington Irving, Prescott et Bancroft. Lamartine, dans une lettre à Desplace, datée du 28 avril 1856, remerciait avec effusion "ces cœurs généreux", qui patronnaient sa publication "de leur génie et de leur amitié"<sup>144</sup>.

Malgré ce concours et cet appui, le travail de Desplace n'avait pas encore provoqué d'abonnements. Dans l'une de ses missives à Lamartine, il ne confiait sans doute pas à son éminent correspondant que l'affaire s'engageait mal: tout au plus l'exhortait-il à ne pas faire fond plus qu'il ne le fallait sur la générosité américaine, car Madame de Lamartine lui écrivait, le 26 avril: "Nous trouvons votre seconde lettre assez satisfaisante comme affaire, les noms que vous avez en tête sont excellents, et je trouve que vous avez eu raison de ne pas trop exalter les espérances, mais de dire la vérité: que tout ce qui n'est pas pur négoce a peu d'attrait dans ce pays-là." Mais elle escomptait que la célébrité de celui qui avait été le chef du Gouvernement provisoire pourrait attirer l'attention sur l'œuvre de l'écrivain: "J'espère cependant un peu sur le sentiment politique pour un homme qui a été le Washington de l'Europe. Cela doit flatter leur amour-propre [ ... ]. Il serait heureux que les États-Unis vinssent réparer la brèche que la liberté, soutenue par lui, a faite à sa fortune." Et comme la Grande-Bretagne semblait se désintéresser, en ce moment, de l'homme politique qu'elle avait porté aux nues en 1848<sup>145</sup>, Madame de Lamartine ajoutait: "J'espère que les Américains vengeront M. de L. de la froideur de l'Angleterre."<sup>146</sup>

Elle envoyait en même temps à Desplace "une petite caisse des cent premiers numéros" qu'il avait demandés et "cent du second" pour faciliter [ ses ] affaires." Quant à la traduction anglaise dont il lui

144. Lettre citée *in extenso* par M. Gustave Charlier, *op. cit.*, 148-149. Toutes les lettres, inédites jusqu'à 1934, de Lamartine à Desplace — une douzaine — sont reproduites intégralement dans cet ouvrage.

145. François Rio écrivait à Montalembert, le 7 mai 1848: "...ma femme me dit qu'en Angleterre il n'y a qu'une voix pour proclamer Lamartine le plus grand homme de l'époque." (Cité par Sister Mary Camille Bowe, *François Rio, sa place dans le renouveau catholique en Europe (1797-1874)* (Coll. Études de littérature étrangère et comparée, Paris, [s.d.], 196.)

146. Charlier, *op. cit.*, 149-152.

avait parlé, Lamartine ne croyait pas "qu'il [ fût ] bon ni prudent de la faire là-bas": "Il ne serait jamais payé, poursuivait Madame de Lamartine, et une traduction mal faite, qu'il ne pourrait pas revoir lui-même, à cette distance, serait fatale. Figurez-vous qu'un jeune homme qui s'offrait pour traduire, un littérateur et un Américain, avait commencé par mettre le mot *entertainment* pour *entretien*, ne sachant pas, apparemment, que *entertainment* veut dire *divertissement*, et non *entretien*. On ne peut pas calculer les bêtises qui passeraient sous le nom de L..."<sup>147</sup>

Le 8 mai 1856 Desplace recevait deux autres lettres de Paris. Dans l'une, Lamartine donnait des détails sur sa campagne de souscription en France: "Notre affaire ici va passablement, mais lentement. La popularité est *unanime, immense, indescriptible*, une révolution d'opinion et d'affection. Mais je ne fais pas encore matériellement mes frais." Il pouvait, heureusement, compter sur la générosité américaine; autrement, ce serait la faillite: "Si l'Amérique ne nous aide pas, nous périrons."<sup>148</sup>

La deuxième lettre était destinée à Trobriand. Elle était ainsi libellée:

Le souvenir de nos anciennes et trop courtes relations m'autorise-t-il à vous recommander un autre moi-même qui est en ce moment dans l'heureux pays que vous habitez?

Je vous envoie à tout hasard ce mot pour vous. Il a bien voulu, par zèle d'amitié désintéressée pour moi, traverser l'Atlantique pour tenter en ma faveur, en Amérique, une opération littéraire d'un intérêt extrême et vital pour moi. Il vous l'expliquera lui-même. Je ne veux ici que solliciter votre bienveillance pour l'œuvre et pour celui qui s'y est si généreusement dévoué. Je sais que votre grande influence, littéraire et autre, à New-York, peut m'y donner un concours inappréciable: je vous le demande franchement.

Si M. Desplace réussit à quelque chose il me sera doux de vous reporter une partie de son succès; disposez, à votre tour, de moi en Europe.

J'espère que nous nous y reverrons un jour, et je serai heureux de vous exprimer moins brièvement les sentiments d'affectueuse considération que vous y avez laissés<sup>149</sup>.

147. Charlier, *ibid.*, *id.*

148. Charlier, *ibid.*, 153.

149. Post, *op. cit.*, 216.

Deux jours après avoir écrit ces deux lettres, Lamartine en rédigeait une troisième pour ajouter des détails supplémentaires. Il y précisait le nombre d'abonnements que son agent devait obtenir, et, si possible, des abonnements de deux ans: "Un an d'abonnement sera bien mauvais pour moi. La traduction, l'administration, l'envoi, les employés sont ruineux. S'il n'y a pas au moins quatre mille abonnés, il y aura peu de bénéfice et bien de l'ennui." Pour assurer le succès de cette campagne publicitaire, il croyait, comme Madame de Lamartine, que Desplace devait mettre l'accent sur le rôle politique qu'il avait joué en 1848: "Emportez la chose par la politique: subside d'honneur, hommage des amis de la liberté et de l'ordre à un citoyen, etc., etc., etc.; sans cela, rien n'animerait l'affaire. Soyez très réservé envers le *Gouvernement français*, dont je n'ai pas à me plaindre dans ma personne, très peu pour ces ingrats d'Anglais<sup>150</sup>, que j'ai sauvés en 1848 et qui m'ont lapidé le lendemain de mes disgrâces. Si la souscription politiquement colorée ne prend pas en Amérique, tâchez de faire seulement vos frais par deux ou trois mille abonnés *perçus*, et revenez." La lettre se terminait par cette pressante prière: "J'ai un besoin urgent et immense de capitaux avant octobre prochain. Baisez tout sur cette absolue nécessité."

Dans un post-scriptum, Lamartine insistait pour que Desplace tentât une souscription: "Une souscription américaine, ou rien plutôt. Voilà le triste mot, et la conviction. Quand vous me direz: "J'ai reçu *cent mille francs*", j'imprimerai, je traduirai, j'enverrai, *en mois* ou *en années*, peu importe. Mais sans fonds reçus, non, non, non! Connaissiez le sol."<sup>151</sup>

Lamartine comptait donc beaucoup sur le savoir-faire de son agent; mais décidé à mettre tous les atouts dans son jeu, il demandait à Desplace, dans le même post-scriptum, d'entrer en relation avec un homme dont il pouvait espérer beaucoup, et qui n'était nul autre que Marc Caussidière, l'ancien préfet de police de Paris, en 1848, pour lequel il avait sacrifié une partie de sa popularité: "Voyez Caussidier

150. Il fallait que Lamartine fût bien aigri pour parler de la sorte, car il estimait et admirait l'Angleterre. Cf. Robert Mattlé, *Lamartine voyageur* (Paris, 1936), 234-304.

151. Charlier, *op. cit.*, 156-157.

[ sic ]<sup>152</sup>. Je vous le certifie *très probe*. Peut-être est-il moins sobre; mais prenez-le à jeun, et dites-lui que je suis perdu, le 25 juin, s'il ne m'envoie pas mes premiers 10.000 francs des vins pour ce jour-là. Le reste avant septembre."<sup>153</sup>

Nous ne savons par quelle voie Lamartine avait appris que son ami démocrate séjournait alors aux États-Unis; toujours est-il que l'écrivain était bien renseigné, car Caussidière avait traversé l'Atlantique en 1853. "...cet espèce de géant, au cou de taureau, aux épaules énormes, offrant sur une face percée de deux petits yeux intelligents une expression de bonhomie cauteleuse,"<sup>154</sup> s'était réfugié, avec Louis Blanc en Angleterre après l'attentat du 15 mai<sup>155</sup>. Il avait refusé, en mars 1849<sup>156</sup>, de se présenter devant la haute Cour réunie à Bourges, qui jugeait les révolutionnaires accusés d'avoir pactisé avec l'émeute. Contumace, il avait été condamné à la déportation<sup>157</sup>. Pour subsister, Caussidière reprenait, dans l'exil, le commerce des vins<sup>158</sup>, qu'il exerçait avant 1848, tout en vendant le journal démocratique la *Réforme*<sup>159</sup>. En 1853, il franchissait l'océan pour étendre le cercle de ses spéculations jusqu'aux États-Unis<sup>160</sup> et au Canada<sup>161</sup>. Un séjour de trois ans en Amérique permettait sans doute à Caussidière de placer avantageusement les vins du "grand vigneron" et de prêter main forte à son ami Desplace; aussi Lamartine ne pouvait négliger de faire appel

---

152. C'est ainsi que le nom est orthographié sur la lettre de Lamartine; du moins c'est la transcription qu'en donne M. Charlier, qui d'ailleurs n'a pas identifié le personnage. Il pense que "ce Caussidier... [était] quelque agent qui plaçait là-bas ses vins du Mâconnais" (*ibid.*, 155)!

153. Charlier, *ibid.*, 157.

154. Cité par Charles Moulin, qui n'indique ni l'auteur ni la provenance de cette citation, "La vie quotidienne", dans, 1848. *Le Livre du centenaire* (Paris, 1948), 125.

155. De la Gorce, *op. cit.*, 1: 425.

156. *Univers*, 7 mars 1849.

157. De la Gorce, *op. cit.*, 2: 125n.

158. Note de François Veuillot, *Mélanges de Louis Veuillot*, 3: 177.

159. Weill, *Histoire du parti républicain en France*, 193; Georges Duvéau, *Le Livre du Centenaire*, 50. — Ce journal était inspiré par Ledru-Rollin; il représentait la gauche extrême, la révolution démocratique. Cf. Frédéric Ségu, *Un Romantique Républicain: H. de Latouche* (Paris, 1931), 663.

160. *Courrier des Etats-Unis*, 15 mars 1853.

161. *Pays*, 27 septembre 1853; *Journal de Québec*, 8 octobre 1853.

à l'homme auquel il avait montré tant de dévouement aux mauvais jours de 1848.

L'auteur besogneux du *Cours familial de littérature* pouvait maintenant croire que la chance finirait par lui sourire. Aussi devait-il attendre avec anxiété les lettres de son chargé d'affaires à New-York. Elles ne durent pas être très rassurantes, car Lamartine répondait à son agent, le 23 juin: "Votre plan me paraît admirablement conçu, admirablement suivi. Mais faites vite, non tout, mais quelque chose. Car tant que je n'aurai pas certitude d'au moins quarante ou soixante mille francs à recevoir ici en octobre, je serai sur un brasier." Quelques lignes plus bas, le même refrain reprenait, insistant: "Rassurez-moi vite par au moins quarante mille ou soixante mille francs, envoyés dès qu'il sera possible", accompagné en sourdine par une remarque déjà faite ultérieurement: "...observez bien qu'un abonnement pour un an seulement est une triste affaire. A moins que l'abonnement d'un an n'équivale en argent à peu près à deux, car la première année est ruineuse. Je suis aux abois ici."<sup>162</sup>

Malgré le ton pressant de cette lettre, Lamartine ne dut pas recevoir de réponse immédiate de Desplace. Impatient, il écrivit derechef, le 9 juillet: "Mon cher ami, nous ne comprenons rien à votre silence et nous en sommes inquiets. Rassurez-nous. [ ... ] Je suis bien pressé, plus que pressé, harcelé de périls et de créanciers, pour avoir un résultat." Un post-scriptum insistait encore davantage, si c'était possible: "Je n'ose quitter Paris sans avoir une assurance positive de vous, au moins de deux à trois mille abonnements réalisés, et sur 60.000 francs au moins en octobre. Le lendemain, je partirai."<sup>163</sup>

Enfin Desplace donne signe de vie. Mais sa lettre n'annonce pas les résultats escomptés. Il semble à Lamartine que son agent tempore trop. Il faudrait plus de zèle. "...je vous le répète, lui écrit-il le 18 juillet, pressez le mouvement, ne perdez pas une heure. C'est déjà trop. [ ... ] Jouez la partie, car les cartes ne deviennent pas bonnes en attendant. De plus, je suis poursuivi déjà ici par des créanciers, et il me faut au moins 60.000 francs en octobre. Voilà le *Delenda Carthago*." Car "si l'Amérique ne [ venait ] pas vite à [ son ] secours, [ il était ] compromis en novembre": "J'aime mieux, confessait-il, autant périr

162. Charlier, *op. cit.*, 158.

163. Charlier, *ibid.*, 159-160.

en été. Ainsi, a gissez sur ces données et pressez un résultat quelconque. L'incertitude est pire que le coup."<sup>164</sup>

Si Desplace se montrait réticent, en revanche Régis de Trobriand, à qui Lamartine avait récemment écrit, comme on l'a vu, lui communiqua, le 23 juin, les informations les plus détaillées sur les résultats qu'il pouvait espérer de sa campagne de publicité aux États-Unis. Le Breton avait assez fréquenté ses nouveaux compatriotes pour pouvoir donner à son correspondant de judicieux aperçus sur la psychologie américaine et lui indiquer à quelles conditions une publication comme le *Cours familier* pouvait obtenir une diffusion considérable:

L'Amérique vous admire, vous estime et vous aime, Monsieur. Mais ces sentiments n'ont point le caractère chevaleresque qu'ils pourraient revêtir chez un peuple moins profondément imbu des calculs d'intérêt matériel. Ici, nous sommes prompts à l'enthousiasme, mais à un enthousiasme substantiel, si je peux m'exprimer ainsi. Il faut toujours qu'il s'alimente de quelque résultat positif, tangible. Hors de là, il s'évapore en fumée.

Nous pouvons obtenir un courant d'enthousiasme *substantiel* pour votre œuvre avec votre nom, mais non pas pour votre nom sans votre œuvre. S'il s'agissait de convoquer une *mass-meeting*, de mettre drapeaux au vent, de prononcer votre panégyrique et de voter des résolutions dans lesquelles on vous proclamerait grand citoyen, grand poète, ayant bien mérité de l'humanité, ce serait très facile. Mais le cas est différent. Ici le dollar est en jeu: aussitôt le positivisme américain reparait; vous voilà aux prises avec le *matter of fact*. Ce n'est pas qu'il y ait difficulté à obtenir une imposante souscription. Seulement, que donnez-vous en échange? Des promesses? Non, car alors nous nous en tenons aux protestations d'admiration. *Yankees* nous sommes, et *Yankees* nous mourrons. La marchandise? A la bonne heure, alors voici notre argent.

Pardonnez-moi la crudité de l'expression; ce n'est pas le Français qui parle, c'est l'Américain, et je lui laisse la netteté brutale de son langage pour que vous voyiez du premier coup d'œil au fond des choses. Vous m'avez donc compris et vous saisissez l'importance, pour lancer favorablement l'entreprise, d'avoir à New-York une première livraison en magasin, prête à être servie positivement à une date donnée, soit, par exemple, le 1er septembre, et devant être suivie, *très exactement*, de mois en mois, l'exactitude de la première année étant la garantie de la souscription régulière à la seconde.

164. Charlier, *ibid.*, 161.

Un post-scriptum contenait des renseignements sur les nouvelles dispositions prises à New-York, après que Desplace eut obtenu une entrevue avec James Gordon Bennett, le père du journalisme "sensational"<sup>165</sup>:

Je viens de voir M. Desplace, qui sortait d'une longue conférence avec M. Bennett, rédacteur en chef et propriétaire du *Herald*. M. Bennett est d'avis de lancer le manifeste dès à présent et de chauffer au plus vite. Les raisons qu'il donne sont bonnes, et, toutes réflexions faites, je ne puis que me rendre à son avis. M. Desplace vous en rendra compte, sans nul doute, et vous expliquera comment, tout d'une voix, nous sommes décidément opposés au prix de huit dollars substitué à celui de six dollars par an. Rien de tout cela ne va à l'encontre de la date du 1er septembre pour l'apparition du premier numéro. Au contraire.

Et Régis de Trobriand faisait entendre au poète une note d'optimisme. La réussite du projet lui paraissait

assurée par toutes les raisons possibles. Le cœur de l'Amérique, poursuivait-il, bat à votre nom, et il ne manquera pas ici de voix pour le lui faire entendre. Vos intérêts sont entre les mains d'une amitié aussi attentive aux conseils du savoir-faire qu'ardente aux inspirations du dévouement. Ayez donc courage et confiance<sup>166</sup>.

Cette lettre, qui déchirait le voile d'illusions poétiques qui s'interposait entre l'imagination du poète et la réalité américaine, dut faire naître chez Lamartine une cruelle déception; mais elle contenait trop de renseignements précieux pour qu'il n'en fût pas reconnaissant à son correspondant bienveillant:

Je n'avais pas le droit de tant attendre de vos bons souvenirs. mais je ne m'étonnerai de rien maintenant.

Je vois avec peine que M. Desplace n'avait pas cru pouvoir maintenir la condition d'abonnement pour deux ans et le prix de huit dollars par année. Les incertitudes de réabonnements et les frais réduisent mon affaire aux proportions mercantiles dont vous me démontrez la nécessité. Elle devient

165. Georges Weill, *L'Éveil des nationalités et le mouvement libéral (1815-1848)* (Coll. Peuples et Civilisations, t. XV, Paris, 1930), 315.

166. Post, *op. cit.*, 217-219.

moins honorable et moins libératrice. Mais il faut accepter les conditions des mœurs et du pays.

Cela peut être racheté par le nombre des souscripteurs. Continuez à M. Desplace vos bons offices et ceux de M. Bennett pour accroître ce nombre, et, surtout, pour accélérer un résultat.

Je suis ici dans une mauvaise position et dans de vives anxiétés sur cette affaire. Mais je ne veux pas attendre l'issue pour vous dire tout ce que m'inspire votre lettre de véritable et affectueuse reconnaissance<sup>167</sup>.

Mais malgré tant de soins, malgré les efforts désintéressés de l'amitié et du dévouement, l'opinion américaine ne s'émut pas en faveur de la détresse lointaine du grand poète français. Le 29 juillet, Desplace apprenait enfin à Lamartine que le nombre de souscriptions recueillies jusque-là se montait au chiffre de vingt-huit! On imagine la douloureuse stupeur de l'écrivain qui avait généreusement mis sur la munificence yankee. Du coup, son admiration pour les Américains tomba complètement: autant il les avait exaltés autrefois, autant il les dénigra par la suite, allant jusqu'à écrire que leur civilisation était "trop élémentaire et trop brutale" et à leur reprocher d'être un "peuple sans ancêtres sur un continent sans passé"<sup>168</sup>. Mais sur le moment, sa rancœur s'exprima en termes sensiblement plus amers: "Quant aux républicains rapaces et illettrés de l'Amérique du Nord, écrivait-il à son ami Valette, à la fin du mois d'août 1856, ils déclarent qu'ils ne connaissent pas même mon nom et que ma littérature et ma poésie leur sont aussi parfaitement indifférentes que ma République. Desplace y a complètement échoué. Il ne faut rien attendre d'intellectuel et de généreux des nations qui ont fondé leur société sur le principe de l'égoïsme, et qui ont pour leur divinité le dollar. Mes 30.000 francs m'ont rendu 28 abonnés!"<sup>169</sup>

"Il n'y eut jamais de Waterloo plus complet de mon entreprise", confiait-il à Desplace, le 27 août 1856, et il ajoutait immédiatement, tant cette riche nature avait en elle de puissance de redressement: "Il n'y a point à raisonner contre la fortune: quand on ne peut lui

167. Charlier, *op. ci.*, 164-165.

168. Cité par Remsen Whitehouse, *The Life of Lamartine* (2 vol., London, 1918), 2: 344-345.

169. Lamartine, *Lettres des années sombres*, 59.



faire face, il faut la tourner."<sup>170</sup> L'un de ces moyens de conjurer le mauvais sort consistait sans doute à quitter le sol inhospitalier de New-York et à tendre la main ailleurs. Aussi suggérait-il à son agent, dans la même lettre, de "partir pour le Canada immédiatement, et la Louisiane, dont tous les citoyens et tous les libraires, traçaient la plume amie de l'hyperbole, et où vous êtes certain de faire mille abonnés en un mois."<sup>171</sup> La triste réalité devait se charger de dissiper, encore une fois, les beaux rêves enfantés par l'incurable idéalisme du poète.

( à suivre )

Frère Robert SYLVAIN, E.C.

---

170. Charlier, *op. cit.*, 166-167.

171. Charlier, *ibid.*, 167.